

VOIRY QUENTIN

MOJO

Aujourd'hui je fête mes vingt-six ans.

Je décide enfin d'écrire mon histoire. Celle d'une enfance morte à dix ans.

Pour la première fois je reviens à la maison. Le bois me terrifie toujours autant. Dès que la nuit tombe, je patiente dans l'espoir de voir apparaître MOJO Mais il semble qu'il ne soit visible que des seuls enfants.

Je suis Léa Carrat, la plume des sans voix, la voix des enfances volées, et voici mon histoire.

## PARTIE I

1

Premier septembre 2017

Je m'en souviens comme si c'était hier.

Les rayons de soleil glissaient entre les nuages et roulaient sur les plaines vallonnées qui s'étiraient, s'étiraient... Dans la voiture, sur le siège arrière du conducteur, je somnolais tout en regardant les pitreries de mon frère, Jean. Maman restait méditative devant la route invariablement depuis ce matin. Quant à mon père, heureux, pour une fois, — sûrement le fait de quitter cet appartement miteux pour une maison perdue en campagne — il ne décrochait pas un mot.

Soudain, je m'endormis.

*Je courrais dans un immense champ de coquelicots sanguins. Le soleil à son zénith me brûlait les yeux. Très loin devant-moi, un grand*

*homme sans visage m'attendait. Il me tendait la main.*

— Léa, réveille-toi ! m'appela Jean. Nous sommes arrivés.

La sueur perlant sur le front et l'esprit encore chamboulé par mon rêve, je quittai la voiture. Aussitôt, mon attention se posa sur la forme qui me fit face.

Au centre d'un immense lit de hautes herbes se dressait une imposante maison d'un blanc laiteux. C'est une ancienne ferme rénovée, entendis-je de la bouche de maman la semaine passée. Elle se composait d'un rez-de chaussée, d'un unique étage avec deux fenêtres comme deux yeux, dont le volet d'une était cassé, et d'un comble retroussé qui conférait au toit un air de chapeau de sorcière.

Derrière moi, formant un demi-cercle, il s'étirait la lisière d'un bois sauvage aux cimes roussies par le crépuscule. Pas un son n'en émanait. Tout était figé, comme mort. De l'autre côté de la maison, des champs vallonnées jaunies par le colza s'étendaient à perte de vue.

Je laissai Jean et mes parents au déchargement des valises devant la porte d'entrée aussi rouge que dans mon rêve, et contournai la maison. Là je m'assis sur une chaise héritée des anciens propriétaires. Je pleurai. Maintenant, rien ne serait plus comme avant. Mais le silence et la beauté

du décor eurent vite fait de chasser la mélancolie. Je laissai l'odeur des champs de colza me pénétrer, puis les couleurs, puis le silence pesant. Je souris. Mon père avait décidément pris une bonne décision en s'installant ici.

Les nuages fuirent. Le soleil retrouva son empire.

## 2

Le 3

— Léa Carrat, sixième B, m'invita le directeur du collège à me ranger dans la file d'élèves.

Je me retrouvais, comme à chaque fois, dans la classe de Jean. Je ne fus surpris par les remarques : « Des jumeaux ! mais vous ne vous ressemblez pas. » ou « Ça doit être cool d'avoir un deuxième soi. » Puis je restais silencieuse, ne sachant plus quoi dire. On m'observait par curiosité, puis on se détournait, puis on me fuyait.

Déjà je me sentais comme une gazelle enfermée dans une cage de lion. Je voulais fuir, crier, mais ma bonne éducation me l'en empêchait. Je devais écouter ma mère. Rester droite. Écouter. Me forcer à rire aux blagues de mauvais goût. Juste être dans le mensonge pour rentrer dans les normes. Étouffer mon ultra-sensibilité, serrer les dents ; voilà

la seule chose qu'il me restait à faire. Encore !

Les jours se suivirent et se ressemblèrent. La lassitude me gagnait. Jean me distrayait tant bien que mal, comme les livres d'ailleurs, mais bon, rien n'y faisait, je m'ennuyais ! Mon année scolaire semblait décidée à suivre cette inclinaison, jusqu'à ce qu'une suite d'évènements terribles la fasse entièrement dévier.

Le premier acte de cette histoire qui est la mienne, et qui a pour conséquence ce présent récit, commença par un soir d'octobre. Ma journée d'école venait de finir. Enfin ! Je pris le chemin de la maison en compagnie de Jean, après avoir fait un détour à la supérette pour acheter un sachet de sucreries. Le pas léger, je sautillai tandis que Jean cherchait obstinément à me défier à la course.

Le vent s'habillait de fine pluie froide, mais l'air était plutôt doux pour un mois d'octobre. Jean m'entraîna sur un petit chemin de terre à travers un vaste pré bosselé. Une jument au cuir blanc tendit la tête pour une caresse. Elle se tenait tranquille tout en mastiquant des touffes d'herbes. Un instant plus tard, Jean s'apprêta à la monter, quand ma main l'arrêta. Une troisième voix s'éleva. Celle du propriétaire alors caché derrière un second cheval dans l'arrondi du terrain. Il hurla à l'encontre de mon frère.

Celui-ci détala en m'entraînant dans sa course.

— Ce vieux schnock veut nous tuer, ne cessa-t-il de me répéter sans laisser entrevoir la moindre crainte.

Suffisamment loin, Jean se pouffa de rire après s'être étalé dans un coussin de hautes herbes légèrement humide. Je le regardai, et instinctivement ne pus résister à la contagion.

— T'es trop stupide, lui lançai-je en me tortillant de rire. T'es qu'un singe de toute façon.

— Et toi t'es qu'une guenon, répliqua-t-il avec férocité tout en prenant la fuite.

Je le poursuivis pour lui faire payer son insulte.

Nous longeâmes de très près le bois qui s'étirait jusqu'à notre maison. Je pouvais sentir haleine terreuse, humide et froide. Soudain, curieuse, je me stoppai net après avoir invité Jean à faire de même.

— Cet endroit me glace le sang, pas toi ?

— Bof... C'est un bois, quoi.

— Mais on dirait que même le soleil a peur de laisser entrer ses rayons.

— Arrête tes bêtises. Tu te poses trop de question. Tu veux qu'il y ait quoi, là-dedans ? Un monstre ? Bouh-bouh, dit-il tout en me rattrapant. T'es quand même bizarre comme fille.

— Pourquoi tu me dis une chose aussi méchante ?

— Ce n'est pas être méchant, mais juste réaliste. En fait, tu sais, je crois que c'est toi le monstre.

— Tais-toi ! Tais-toi ! Tais-toi !

— Alors viens m'attraper, me dit-il sur un ton de défi tout en s'élançant sur un chemin s'enfonçant dans le bois.

Je courus après-lui, vexée et roussie de colère.

— Maman ne veut pas qu'on rentre ici. Allons-nous-en !

— Léa le monstre, Léa le monstre.

— Tais-toi !

— Léa le monstre, Léa le monstre.

Constatant mon avancée, Jean accéléra sans jamais quitter le chemin des yeux. De toute manière, il était difficile de se perdre. Juste filer tout droit dans les ténèbres bariolées de quelques grâces solaires.

Après dix interminables minutes, la forme de la maison m'apparut entre des colonnes de troncs, comme une larme de lumière orangée et baveuse sur un tableau noir.

Jean bondit dans les hautes herbes. Je le rattrapai et le poussai.

— T'es trop bête !

Il répliqua. La colère se transforma en amusement. Une demi-heure passa avant de franchir le palier de la porte.

3

Le 15 octobre

Appuyée sur le rebord de la fenêtre de la chambre, j'inspirais le vent tandis que le soleil de midi me dorait la peau. Les heures auraient pu s'écouler ainsi, j'en n'en aurais eu gré, mais l'impertinence de mon frère m'arracha de cet instant de relative volupté. De son lit, il me lançait ses jouets. Mais j'essayais de rester impassible.

Un jouet traversa la longueur de la pièce pour atterrir sous mon lit. Un autre s'écrasa au sommet de l'étagère portant un désordre de livres, d'affaires et de vieilles peluches, dont Elmo, le fétiche de Jean. Soudain, la porte s'ouvrit sur mon père. Aussitôt une avalanche de chaussettes tomba avec Elmo. Sa voix électronique lança : « Ça chatouille. » La situation nous fit beaucoup rire, sauf lui, mon père.

— Je chauffe en bas ! Ce n'est pas pour ouvrir les fenêtres en haut.

Il se précipita pour la fermer, et nous lança

un sourire presque forcé, comme pour se faire pardonner d'avoir haussé le ton. Puis après un court silence pensif de sa part, il nous proposa une promenade dans le bois.

— Allons-nous promener dans ce bois.

A peine dix minutes plus tard, nous nous élancions sur le chemin traversant le bois sous sa parure automnale. La lumière dégoulinait de tout part. Je ne pus me retenir de danser, tandis que Jean cherchait l'arbre adéquat pour grimper malgré l'interdiction de mon père, à la fois amusé et inquiet. L'instant d'après, Jean dénicha deux bâtons. Un combat de pseudo-épée s'engagea entre lui et moi.

— Alors, êtes-vous content de vivre ici ? nous demanda timidement mon père en retrait de nos jeux brutaux.

— Bah ouais.

— Oui.

— Vous avez eu le temps de vous faire de nouveaux amis en une semaine ?

— Plein, répondit Jean.

Mon père m'observa, comme attendant une réponse positive.

— Ça va venir, en convint-il, ne t'en fait pas. Si tu as réussi à t'en faire avant, ça va le faire ici, hein ma fille ?

— Oui... bien sûr, répondis-je sans lui adresser le moindre regard complaisant.

Jean bondit sur moi avec son bâton. Je répliquai d'un coup si violent qu'il brisa le bâton de Jean et s'écrasa sur son épaule gauche. Il sautilla sur place en pleurant et hurlant par intermittence.

— Léa le monstre ! se vengea-t-il. Léa le...

Je le poussai au sol. Mon père le rattrapa de justesse.

— Arrête, Léa, ce n'est pas bien ce que tu as fait. Excuse-toi... — Je ne me suis pas excusée. — Et toi, Jean, ton épaule, tu la sens quand je la touche ?

Mais il avait déjà bondi et courait à travers bois.

— Reviens-ici, aboya mon père dans ce qui ressemblait plus à une supplication.

— Il y a un truc génial, là-bas. Vite, venez voir !

— Non, c'est toi qui va revenir bonhomme.

Nous nous laissâmes guider par Jean engagé dans un interminable dédale de buissons, de fossés et d'une concentration surprenante d'arbres.

Mon père attrapa Jean dès lors que celui-ci se fut stoppé.

— T'en fait un beau souffrant. Laisse-moi rire.

Jean montra du doigt quelque chose. Je levai les yeux sur un saule auguste, sombre et squelettique, dont les racines noires protubérantes

me faisaient penser aux pattes d'une araignée difforme.

Nous restâmes bouches-béantes devant ce spectacle.

— Quel spécimen... Si grand, dit mon père.

— Autant que la maison ?

— Au moins... Alors ça, bien vu Jean. Jean...

Mon frère était déjà à hauteur des branches supérieures du saule.

— Redescends tout de suite, tu m'entends ?  
Tu vas te blesser.

A plus de dix mètres, jugeant les prises pour l'ascension de plus en plus restreintes, il jugea bon de descendre. Tout à coup, une bourrasque de vent fit frissonner la ramure évasée. Au même instant, l'écharpe rouge de Jean s'envola et s'empêtra au sommet du saule.

Au moment où Jean s'apprêta à escalader pour la récupérer, mon père lui promit de lui en racheter une nouvelle.

Jean se laissa glisser jusqu'au sol.

— Il est maintenant l'heure de rentrer. Jean, je crois que tu as fait assez de bêtises pour aujourd'hui.

A bonne distance du saule, je lançai un regard derrière moi. L'écharpe avait disparu.

Le temps m'a toujours parut aussi léger que le vent. Odorant, lunatique et insaisissable. L'un ronge la matière, l'autre la polie. En soit, le passage du temps me fascine, comme la complexité de la vie. Nous apparaissions ici, sans savoir pourquoi ; matière de conscience dans la solitude d'un corps lui-même vivant sur un monde infiniment seul dans un froid sidéral qui le dépasse. La lumière du soleil nous fait lever pareille à la fleur ; la lumière des livres éclaire la forêt de notre âme que la naissance nous a légués, pas après pas, lignes après ligne, livre après livre. Puis un jour nous mourons, comme ça, parce que le temps en a décidé ainsi. Plus jamais le monde ne portera une représentation humaine équivalente à la nôtre, avec ses défauts, ses qualités, sa profondeur et sa sensibilité. Aujourd'hui, je crois que c'est une prise de conscience de la sorte qui me rend plus exigeante vis à vis de ma propre existence. Une vie est une œuvre d'art à chérir. Je suis une œuvre d'art, vous êtes une œuvre d'art !

Une lumière blonde embrassa mon visage accoudé au bureau. J'observai les nuages avinés se diluer dans l'aurore. Brusquement, la fatigue de la journée plomba mes paupières.

*Quelqu'un à la fenêtre. Il nous regarde !*

Réveillée en sueur.

La professeure avait presque rempli son tableau de vocabulaires en anglais à retenir pour le lendemain. Rien ne me sembla avoir changé dans le décor excepté le spectacle du ciel. Il couvrait un orage aux pâleurs d'aciers mouchetées de bronze.

La dernière sonnerie retentit. L'heure de retourner chez soi. Soudain, un voile de pluie glacé s'écroula. Jean m'attira dans sa course vers la maison.

— Mais t'es vraiment pas bien, lui lançai-je tandis qu'il s'élançait à travers les champs labourés.

De la terre jusqu'aux genoux, les jambes lourdes, le froid saisissant, le ciel en décida davantage encore pour nous : une pluie infernale. En moins d'une minute, le cocktail eau plus boue transforma nos petites silhouettes en spectres errants.

Nous traversâmes le pré aux chevaux. Jean eut la malchance de trébucher sur une énorme bouse, et moi quelques mètres plus loin, contre un roc qui me planta le visage dans une flaque verdâtre. Nous ne pouvions tomber plus bas.

— Pourquoi tu m'as fait passer là ?! Tu voulais que je tombe, c'est ça ! criai-je emplie de colère à l'encontre de mon frère qui maintenant chantait sous la pluie.

Je m'assis et enfouis ma tête entre mes jambes. Assez ! Se laisser mourir de froid ici, parmi